

PHILIPPE DE ROTHSCHILD

AILE D'ARGENT

LA MAGIQUE

ILLUSTRATIONS PAR
ÉLIANE BONABEL



nrf

GALLIMARD







*« Je dédie ces pages aux
maisons, aux jardins, aux
cieux de France, lumières
de nos tristesses, complices de
nos bonheurs, archets de nos
souvenirs. Ils sont l'imagerie
de ce conte où deux enfances se
sont unies, celles d'un papa
et de sa petite fille. Qu'on me
lie les mains, qu'on me bande
les yeux, qu'on me bouche les
oreilles, toujours j'entendrai
leur langage. »*

*Telle était la dédicace que
j'avais écrite en 1941 dans
une France piétinée, alors
que moi-même je sortais de
prison.*

*Aujourd'hui, septembre
1945, sous notre ciel en
fête, après une longue sépa-
ration le même papa, la
même petite fille, de nou-
veau réunis, se recueillent.
Celle dont la présence éclaire
chaque page de bonheur con-
tenue dans ce livre n'est
pas revenue des bagnes alle-
mands. Plus jamais nous
n'entendrons sa réponse lors-
que la petite fille appellera :
« Maman... ».*



— Je me suis enfin décidé, Philippine, pour le titre de cette histoire.

— Dis vite, papa. Qu'est-ce que c'est ?

— Le voici :

Aile d'argent, la magique

Ça ne te plaît pas ?

— Pas beaucoup, papa.

— Ah ! Pourquoi ?

— Parce que pour moi ton histoire s'appelle :

Carmen et Rosita

— Pardonne-moi de te désobéir, Philippine, j'aime mon titre et je le garde.

— Je te pardonne, papa. Mais pourquoi ne pas laisser le mien aussi ? Cela me ferait tant plaisir.

— Deux titres sur une couverture, c'est beaucoup. Si je mentionne le tien sur la première page, seras-tu satisfaite ?

— Oh oui, merci, papa...

J'entendrai toujours Philippine discutant avec moi le titre de ce conte, longtemps après en avoir écouté le récit.

Philippine n'y pensant qu'à travers Carmen et Rosita, car pour elle ce sont avant tout les aventures de deux petites filles, de deux petites filles qu'elle imagine à son image.

Pour moi, le mettant à l'enseigne d'AILE D'ARGENT parce que sans « LA MAGIQUE » il n'y aurait pas eu d'histoire.

Ne fallait-il pas ce guide aux ailes miraculeuses pour avoir l'illusion de pénétrer dans le royaume de Philippine ?

A chacun sa vérité. Qui aurait pu trancher ce débat ? Comment refuser de mettre les deux titres en évidence, celui de Philippine et le mien... celui de papa ?

AUTRE DIALOGUE

— Quand on a cinq ans comme toi, Philippine...

— Cinq ans et quatre mois, papa.

— Cinq ans et quatre mois, Philippine, on a l'avenir devant soi.

— Papa, qu'est-ce que c'est que l'avenir ? Est-ce que c'est comme le présent ?

— Ce sont, en effet, deux mots qui voisinent toujours, bien que souvent si loin l'un de l'autre.

— Explique-moi, papa.

— Quoi ?

— Demain, c'est le présent ou l'avenir ?

— Demain : c'est l'avenir.

— Alors, papa, je voudrais te parler de l'avenir, parce que demain...

PREMIER LENDEMAIN

HIER ET AUJOURD'HUI

Je pensais bien que ce soir Philippine me demanderait une histoire, pourtant je n'avais rien préparé.

Il me semble que c'est en la regardant que peut naître, grandir, vivre tout un monde de personnages nouveaux qui existent en moi sans qu'ils se soient jamais révélés.

Que se passe-t-il dans sa chambre où les moulures sont des rubans roses, les rubans roses des sentiers de poupées, où chaque soir, chassées par les rivières de rideaux d'où va naître la nuit, toutes les bêtes du monde en peluche perchent sur l'arche éphémère des murs ?

Que se passe-t-il dans ce royaume rose où j'ose à peine entrer ; où j'ai peur de mon veston de drap bleui au four de la vie ; où j'ai peur de mon poids sur des semelles sales ; peur de mon regard, de mes pensées ? Je me nettoie, me secoue, me prépare à me remplir de buée rose. Buée rose qui s'échappe de ses doigts de fée, de son nez lunaire, de ses cheveux de mousse. Buée rose de sa présence.

Du fond de son oreiller, elle me lance :

— Papa, je ne veux pas boire ma tisane.

— Pourtant, lui dis-je, tu vas faire de la peine à ta théière. Ce n'est pas très gentil.

— Papa, raconte-moi d'abord une histoire.

— Si je te raconte l'histoire d'une théière, tu boiras ta tisane ?

— Oh ! oui, papa, raconte-moi l'histoire de la théière.

Je vois un pouce qui disparaît, deux yeux bruns qui s'ouvrent. Un silence rose monte de toute la chambre, de ses villages, ses étables, ses cirques :

— Il y eut une fois une théière...

— Et alors ?

Le rideau se lève, la théière est en scène.

— Il y eut une fois une théière qui était dans un « cosy » de molleton, le « cosy » dans une armoire, l'armoire dans une chambre, la chambre dans un château, le château dans un parc, le parc dans un bois, le bois autour d'un village, et le clocher d'une église dominait tout le pays.

C'est autour du clocher que pivote la vie car de sa flèche s'envolent à toutes heures du jour, les carillons et les oiseaux, pour répandre sur la nature les messages des étoiles et des nuages.

La théière est dans un placard, les oiseaux sont dans le ciel. Le placard est étroit, encombré, le ciel immense et vide.

Le placard est toujours noir, le ciel change de couleur, mais l'air est le même : les mondes les plus lointains ont des rapports souvent plus étroits qu'on ne le pense, comme la nuit et le jour qui ne sont séparés que par l'épaisseur des paupières.

— Qu'est-ce que ça veut dire, papa ?

— Tu comprendras plus loin ou plus tard...

Un orteil dépasse à l'orée du drap, tel museau de lapin à une sortie de terrier.

— Dans son cosy dort la théière. Elle est en argent. (Coup d'œil vers la table de nuit : la théière est en terre cuite... Pas d'observation.)

« Une théière en argent qui brille quand on la frotte ; le métal est si beau qu'il pourrait servir de miroir.

« Dans son cosy, la théière est au chaud. Heureusement pour elle, car c'est l'hiver.

— Est-ce qu'il neige, papa ?

— Il a neigé : dehors tout est blanc, d'un blanc qui, sous le soleil, éblouit. D'un blanc bien nécessaire, car l'hiver doit se faire pardonner d'être âpre, méchant et sombre.

Blanches les prairies, blancs les toits, gris le ciel. Toujours noire l'armoire. L'armoire où dort la théière et que le blanc d'Espagne ne saurait égayer. Comme la marmotte ou le castor pendant l'hiver, elle somnole.

— Papa, qu'est-ce qu'un castor ou une marmotte ?

— Ce sont de petits animaux qui dorment tout l'hiver.

- Vraiment tout l'hiver, sans bouger... sans bouger du tout ?
- Sans bouger du tout. Je comprends qu'à toi cela te paraisse invraisemblable.
- Je peux en voir, papa ?
- Peut-être, au jardin des Plantes. Aussi de temps en temps sur le dos de ta maman.
- Comment ça, papa ?
- Avec leurs peaux, on fait de jolies fourrures.
- Ah ! oui, je sais, je sais. C'est la jaquette que maman porte pour être élégante.
- Et la théière, sais-tu aussi comment elle est ?
- Comment veux-tu papa... Tu peux me la montrer ?
- Non. Mais je vais essayer de te la décrire. Elle est d'une forme rare. Elle est ancienne. Elle fut ciselée par l'orfèvre d'une petite princesse qui devint reine en épousant un roi. Un très grand roi : le roi des Faîtes.
- Parce qu'il donnait de belles fêtes, papa ?
- Non, mon raton, le mot faîte veut dire aussi sommet. C'était un roi très grand surtout par la hauteur de ses logis. Il ne vivait que sur les cimes des montagnes d'où il pouvait surveiller lui-même toute la terre. Ainsi savait-il toujours quand ses méchants ennemis, messieurs les orages chargés de tonnerre et d'éclairs, voulaient attaquer son palais pour le déloger, le piller.
- Plus tard, il s'arrangea aussi pour savoir ce que font et pensent les enfants. Surtout lorsqu'ils ne sont pas sages. De tous les points du monde, on eut mission de le renseigner : il était toujours prévenu chaque fois qu'un enfant se conduisait mal.
- Comment était-il renseigné, papa ?
- Attends. Je vais te le dire.
- Le roi des Faîtes vivait toujours si haut dans l'air qu'il y faisait froid, qu'il se sentait très isolé. Au bout de trois cents ans, il en eut assez. Il pensa que le meilleur remède serait d'épouser une belle princesse. En se mettant près de lui, elle lui tiendrait chaud, lui raconterait de jolies histoires.
- Est-ce qu'elle lui racontait l'histoire des quatorze petits harengs, papa ? (c'était l'histoire des jours précédents).
- Justement, tu ne croyais pas si bien dire ; des quatorze petits harengs, du poisson torpille et toutes les

histoires de la mer, car la princesse régnait sur les flots.

Le roi des Faîtes épousa la princesse des Ondes.

Ce fut un de ces mariages qui émerveillent le monde, qui remplissent la chronique des siècles.

Le roi des Faîtes et la princesse des Ondes montèrent à



l'autel de l'Azur suivis d'une majestueuse escorte de nuages : nuages de toutes formes, depuis les gros ronds comme des ballons jusqu'aux fins, allongés comme des chevelures. Nuages de toutes couleurs ; le soleil, la lune, les étoiles, toutes les sources de lumière les irisaient de couleurs tendres, depuis l'infra-rose jusqu'à l'ultra-indigo.

Toutes les puissances de la nature avaient été conviées à ces noces, afin d'y apprendre que cette union sublime deviendrait désormais source de toute vie, de toute création.

L'union de l'Air et de l'Eau fut l'événement le plus important de cette époque de l'histoire.

— Est-ce que le roi des Faîtes et la princesse des Ondes eurent des enfants, papa ?

— Oui, Philippine. Leurs enfants : ce sont tous les oiseaux qui volent dans les cieux, oiseaux de terre, oiseaux de mer. Ne l'oublie pas, car ils auront un grand rôle dans cette histoire. C'étaient d'ailleurs les oiseaux qui devaient le renseigner sur les événements du monde, en particulier sur la conduite des enfants des hommes.

Et voici paraître notre théière. La princesse des Ondes l'apporta dans son trousseau.

Grande nouveauté pour l'époque. Invention récente des mages de haute mer, on l'appelait : le déversoir à col. Ce n'est que beaucoup plus tard, lorsque les Anglais devinrent maîtres des océans, qu'ils attribuèrent à cet important instrument le nom plus parfumé de théière.

— L'Angleterre de miss May, papa ?

— Celle-là même, Philippine.

Le déversoir d'alors était plus qu'un présent. C'était un emblème, un sceptre. C'était aussi pour le futur ménage un instrument bien utile, car il s'en servait pour y conserver les confitures de brume et les infusions de pluie qui accompagnent, en été, la semoule de grêle, en hiver, les galettes de givre.



On avait discuté longuement de l'aspect qu'on lui donnerait. Pour la matière et la couleur, on avait choisi le métal d'argent parce qu'il est précieux, brillant et blanc. Pour sa forme, on le confia au Maître Modeleur des Horizons. Ce fut un chef-d'œuvre.

Elle était si belle qu'on ose à peine la décrire, qu'on se demande s'il y aura jamais un dessinateur pour la reproduire.

Elle avait l'aspect d'un oiseau. Elle tenait à la fois de l'oiseau de mer, de l'oiseau de lac. Son corps était plutôt celui de la mouette. Son bec rappelait le port majestueux des cols de cygnes. Deux ailes à peine déployées semblaient la porter vers son destin. Et les plumes de la queue s'incurvaient légèrement comme si elles savaient que la main de l'homme les utiliserait un jour sous la désignation d'anse.

Enfin, le roi des Faîtes et la princesse des Ondes lui donnèrent un nom, un nom qui lui convenait bien. Ils l'appelèrent : Aile d'Argent.

Lorsqu'elle devint théière, elle était, elle resta la plus jolie des théières.

Elle avait l'air si légère qu'il semblait qu'elle pût quitter le sol toute seule, voler de tasse en tasse pour servir un thé tout embaumé des parfums que la nature répand dans les airs, les jours où les cloches sonnent au monde les noces d'un roi et d'une princesse.

Comment elle parvint au château, cela resta longtemps un sujet de controverses. Plusieurs légendes circulent encore. Je ne sais trop laquelle retenir. La plus séduisante me paraît celle-ci : le lendemain d'un jour d'orage et de bataille au temps des rois preux et des croisades, on la trouva posée comme une offrande sur le parvis de l'église entre les traces de quatre sabots de cheval marqués dans la pierre. On la crut tombée du ciel. On cria au miracle. On parla aussi de cheval volant.

— Mais papa, les chevaux ne volent pas...

— Si, Philippine, il y en eut un qui s'appelait Pégase, mais à une tout autre époque.

Conservée pieusement par les gens du village, Aile d'Argent fut portée en action de grâce à celui qui les avait délivrés d'un siège, au seigneur du château fort, le jour où son fils

était armé chevalier. Quelques siècles plus tard, un élégant eune homme, descendant de cette vieille aristocratie de guerriers, de châtelains, épousait l'arrière-grand'mère de la grand'mère de Carmen et Rosita. Il apportait Aile d'Argent en cadeau de fiançailles. Ce fut l'objet le plus remarqué de la corbeille de mariage.

Ainsi cette théière avait des titres de haute, de vieille noblesse. Elle était belle, admirée. On l'avait aimée. Maintenant, sur l'étagère de la sombre armoire du vieux château, elle attendait, rêvant aux belles heures du temps jadis. Autour d'elle, toute l'année, les cuillers, les fourchettes respectaient son recueillement majestueux. Elle somnolait blottie entre le sucrier et le pot à eau, tous deux un peu honteux d'être si jeunes à côté d'une aussi vénérable personne, de ne pas être en argent pur comme elle, car les temps ont bien changé et les orfèvres ne travaillent plus de la même façon.

Tout l'hiver, le château est vide ; dans l'armoire pleine, ils attendent. Ils ne savent pas grand'chose de ce qui se passe dehors ; les heures sont longues, uniformes, les jours sont comme les nuits. A peine sentent-ils les grands froids piquants portés par la bise qui glisse sous le portail, siffle le long des chambranles, s'insinue à travers les interstices des tiroirs.

L'armoire est contre la cheminée : le silence n'est dérangé que par le cri des girouettes qui, de trappes en grilles, résonnent dans l'armoire au fracas des tempêtes.

Enfin, après cette longue attente, un doux roucoulement domine le grignotement des souris. Un roucoulement... le printemps. Deux pigeons tous les ans font leur nid non loin de la cheminée : toute l'armoire sait que le soleil en revenant anime la nature et les cœurs. C'est par la chanson de deux pigeons que le premier rayon de vie pénètre jusqu'à notre théière.

Elle sait qu'alors les contrevents vont bientôt grincer, les pènes de portes se dérouiller, qu'on va saisir des bruits encourageants de brosses, de balais : le château peu à peu se désengourdit. Godiche, la femme du jardinier, est la première à y pénétrer. Une serrure qui trébuche, puis une autre. Des bouffées de camphre s'échappent.

Peu après arriveront Joseph et Philomène. Ce sont alors

des parfums nouveaux à enivrer l'armoire : l'herbe neuve, l'encaustique. La naphthaline se volatilise sous les fumées d'Arménie. Bientôt fleurissent le linge, l'iris, la lavande. Mais le grand jour, c'est quand au fond de l'armoire parviennent les senteurs mêlées de poireaux et d'ail... Délivrance : la porte s'ouvre. Grand'mère elle-même et sa dame de compagnie. Sur la table de chêne ciré, la théière sait que, pendant l'inventaire, elle aura la place d'honneur, qu'elle se retrouvera fraîche, alerte, centenaire parmi tous les autres centenaires que sont les murs du château, les grands arbres ensoleillés, la cascade qui chante.

Puis c'est le bienfaisant va-et-vient d'une douce peau de chamois qui réveille, masse, réchauffe. La théière se sent alors parée comme une jolie femme pour la belle vie d'été, pour la vie de lumière et de rires.

Les premières semaines sont calmes ; chaque jour, la théière fait consciencieusement son devoir : elle réchauffe de son mieux le thé de grand'mère.

Puis un beau jour, cris, éclats, grondements, pétards, chaises renversées, boîte à musique... C'est l'arrivée de Carmen et Rosita, les deux petites sœurs qui s'installent pour les vacances. Tout chante, tout danse dans la maison. Le soleil est partout, dehors, dedans. Les oiseaux, les grillons par milliers donnent des ailes à la vie. Tout est rayonnement, musique, chaleur.

Sur la terrasse, la théière brille, embaume, ronronne, tout heureuse, elle aussi, de participer à ce cantique de la nature...

Les deux yeux de Philippine sont encore grands ouverts, mais les boucles s'enfoncent peu à peu dans l'oreiller. Véta (dont le nom est une déformation enfantine de Schwester) Véta sa nurse est là debout, derrière moi, silencieuse. Je ne la vois pas, mais je devine, je sens monter le reproche, car elle est Suisse et ne plaisante pas avec l'exactitude.

Philippine, comme sortant d'un rêve, se dresse sur son lit :

— Continue, papa, continue.

— Non, Philippine, l'heure est passée, tous les autres petits enfants dorment. J'ai fait une exception ce soir.

— Oh ! papa ! (petite moue, tête penchée, regard tendre).

— Non, non, regarde toutes tes poupées, elles aussi dorment déjà. Vite ta prière...

— Dis papa, est-ce que demain ce sera la fin de l'histoire ?

— Je te promets de la continuer demain.

Deux petites mains se joignent, se serrent très fort.

— ...Donne la santé à papa, à maman, à Véta, à tous ceux que j'aime...

Un bonbon, un baiser.

Je me retrouve face à face avec mon costume sale, un journal et le bruit du monde.

II^e LENDEMAIN

L'ÉNIGME DU GOUTER

- Papa, papa.
- Voilà, voilà.
- Papa, tu es en retard !
- Toutes mes excuses, Philippine.



— Alors, vite, vite, s'il te plaît, papa, la suite de la théière.

— Où en étais-je ?

— Mais si, papa, tu te rappelles Carmen et Rosita sont arrivées et tous les oiseaux chantent et la théière est sur la terrasse.

— Laisse-moi une seconde reprendre mon souffle, réfléchir un peu. Il faut que j'invente. Je t'avouerai franchement que je n'y ai pas pensé du tout pendant la journée.

— C'est pas bien, papa ; c'est beaucoup plus important que tout ce que tu fais au bureau.

- Oh ! ça, tu as raison, Philippine.
- Alors ?
- Alors... oui... donc... Carmen et Rosita étaient deux gentilles petites sœurs.
- Quel âge avaient-elles, papa ?
- C'étaient deux petites jumelles.
- Qu'est-ce que c'est que des jumelles ?

— Ce sont deux petites filles qui viennent au monde en même temps.

— Comme les quintuplettes, papa ?

— Exactement, sauf qu'elles sont deux au lieu d'être cinq.

— Mais, papa, elles doivent se bousculer ?

— C'est-à-dire qu'on trouve toujours l'une avant l'autre.

— Laquelle est l'aînée, papa ?

— Celle qu'on trouve la deuxième.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est une décision du Président de la République.

— Ah ! j'ai compris !

— Carmen et Rosita étaient jumelles, mais on disait qu'elles avaient un jour d'écart.

— Comment ça, papa ?

— Parce que l'une était née à minuit moins le quart, l'autre une demi-heure plus tard, à minuit et quart, donc le lendemain. Une demi-heure qui comptait pour un jour et faisait de Carmen l'aînée des deux.

— Papa, comment fait-on pour trouver les enfants qui naissent la nuit ?

— Les jours de lune, Philippine.

— Ah !

— Tu ne m'as toujours pas dit, papa, quel âge elles avaient.

— En vérité, je n'en sais rien. Je te laisse deviner.

Comme toutes les jumelles, Carmen et Rosita se ressemblaient. Mais, n'étant pas venues sous la même étoile, elles présentaient des différences assez marquées.

Carmen était brune, Rosita blonde, Rosita avait des cheveux bouclés, Carmen des cheveux raides, comme un garçon.





nrf